

existant à quarante arpents plus loin. La même année, dans un acte d'Ameau, on trouve pour la première fois le terme "ville" appliqué à cette bourgade.

J'ai bien encore une vingtaine de textes à vous mettre sous les yeux, mais je m'arrête ici, pensant bien que vous n'en demandez pas davantage.

En conclusion, par mes articles précédents aussi bien que pour celui-ci, j'espère avoir démontré que, de 1535 à 1600, à peu près, la rivière portait le nom de Foix ; de 1600 à 1750, celui de Trois-Rivières ; de 1634 à 1896, celui des Chenaux ; de 1723 à 1896, celui de Saint-Maurice, et que le terme "Saint-Maurice" est le moins populaire dans le district des Trois-Rivières, bien qu'adopté pour les fins officielles.

Voyons maintenant une partie de cette question de faits sous un autre jour ; lisons ce qu'écrivent les visiteurs :

La carte de 1612, dressée par Champlain, marque les Trois Rivières, non pas à l'embouchure de ce cours d'eau, mais au nord, vers Shawinigan, à l'endroit où il n'y a qu'une seule rivière, loin, par conséquent de la ville, qui fut commencée vingt-deux ans plus tard.

Bacqueville de la Potherie disait, en 1701 :

La ville tire son origine de trois canaux, dont l'un est plus large que la Seine au-dessus de Paris, et qui sont formés par deux îles de quinze à seize cents arpents de long, chacune remplie de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites, au-dessus, dans l'embouchure d'une rivière nommée Maitabiroline, d'où descendent plusieurs nations qui y viennent faire la traite de leurs pelleteries.

L'auteur sait bien que la traite avait lieu à la ville, mais la construction de sa phrase nous porte à croire que c'était sur les îles.

On ne saurait douter que le poste de 1634, qui est devenu la ville actuelle, ne tire son nom de l'embouchure si particulièrement conformée de la rivière dont les Français de l'époque dépeignaient la physionomie en disant : — *Les Chenaux* — la rivière aux chenaux.

Ce qui est évident, d'autre part, c'est que La Potherie, lors de sa visite à la ville, n'a pas examiné les îles dont il parle, puisqu'il donne à deux d'entre elles des dimensions exagérées à l'extrême et qu'il efface presque l'île Saint-Christophe, la plus grande de toutes, sans compter qu'il les déplace étrangement. Il fait, de plus, une rivière spéciale du Saint-Maurice.

Charlevoix s'exprime singulièrement :

Un peu au-dessous, et du même côté que la ville, le fleuve reçoit une assez belle rivière qui, avant de confondre ses eaux avec les siennes, en reçoit en même temps deux autres, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et c'est ce qui a fondé le nom de Trois-Rivières que porte la ville.

Au moment où ce voyageur s'adressait ainsi à la duchesse de Lesdiguières, dans une lettre écrite après avoir passé en voiture devant Bécancour et le cap Métaberotin, il venait de mettre pied à terre en ville, sans avoir vu de près les localités en question. C'était le 6 mars 1721. Ses renseignements sur les deux rivières qui se déchargent dans l'embouchure d'une troisième, résultent évidemment d'un malentendu entre lui et la personne qui lui expliquait la forme de la contrée.

*Benjamin Sulte*

(La fin au prochain numéro)

## VERS LE POLE NORD

Donner à ceux qui n'ont pas vu le monde de glace une idée de l'impression qu'il produit n'est pas chose facile, tant il est différent de tout ce qu'on a vu ; c'est une chose étrange que, lorsqu'on est dans cette région, on la trouve monotone, et que l'on rêve de ses solitudes blanches lorsqu'on l'a une fois quittée !

Quand on approche des champs de glace de la mer

polaire, on entend au loin le bruit des flots sur les brisants. Ce bruit rappelle vaguement celui du tremblement de terre ou d'un orage. Au-dessus de l'horizon nord, on aperçoit une lumière étrange : c'est la réflexion de la glace projetée sur le ciel. Quand vous naviguez, vous ne tardez pas à rencontrer les flots blancs qui courent sur l'eau sombre.

C'est le long de la marge de ces banquises qu'opèrent les pêcheurs de phoques. Ils frayent leur route à travers ces flots terribles et lancent leur navire droit sur leur proie. Leur lutte est terrible, quand les éléments sont déchainés.

Rien de plus sauvage qu'une tempête sur la mer de glace, quand les rafales de neige et l'écume des flots vous cinglent avec une telle violence que vous ne pouvez rester sur le pont, quand les vagues s'élèvent en montagnes escarpées entre lesquelles disparaît votre navire, quand les vagues et les banquises se choquent, se dressent comme des tours, se brisent et retombent en cascades jaunes et vertes, quand les flots écumant et lancent des blocs de glace vers le ciel. Et, sur ce tableau, pas une étoile, pas une lueur quelconque. De lourds nuages chargés de tempête courent à travers le ciel ; tout autour de vous les ténèbres, le bruit et le tumulte. Ce sont les démons sauvages de la nature en guerre. Ils tonnent, ils sifflent dans toutes les directions ; le monde est comme ébranlé sur ses fondations !

Et, au milieu de cette terrible lutte, entre ces vagues semblables à des tours, un fragile ouvrage de l'homme s'avance : un navire portant des hommes vivants !

Malheur à eux s'ils commettent la moindre faute ! malheur à eux s'ils s'approchent trop près de ces flots ou s'ils laissent le navire s'interposer entre eux au moment du choc, car ils sont écrasés et disparaissent à l'instant !

Mais à travers le bruit de la nature en furie on entend la voix du commandant, les ordres sont ponctuellement exécutés, le navire recule vers la mer et échappe au danger.

Heureusement il n'y a pas que des tempêtes dans la mer polaire ; il y fait quelquefois doux aussi, et le calme y est aussi grand qu'en un jour de printemps

chez soi. Au-dessus de vous luit un beau soleil qui se joue dans les glaces. Il en est généralement ainsi quand vous avez pénétré plus avant dans les glaces, et c'est cette paix étrange qui me revient le plus souvent à la mémoire quand je songe à ces régions. Je revois les milliers de phoques qui se reposent tranquillement sur la glace ou font leur toilette au soleil tandis que d'autres jouent et se poursuivent dans l'eau. C'est là une vision de paix profonde et charmante dont la mémoire ne se fatigue jamais.

Lorsque vous pénétrez plus avant vers le nord, l'eau disparaît graduellement et la mer finit par être entièrement recouverte de glace en mouvement. L'océan entier ne présente plus que l'aspect d'un vaste champ de glace couvert de neige. De temps en temps seulement, on distingue un mince filet d'eau sombre à travers une étroite fissure. Alors, toute vie disparaît, plus de phoques, plus d'oiseaux ; le seul animal que vous puissiez rencontrer, c'est l'ours polaire ; mais il disparaît bientôt aussi, et vous restez enfin seul dans l'immensité glacée, qui vous transporte vers le sud, vers la lumière et le soleil, où cette glace se divise et fond graduellement.

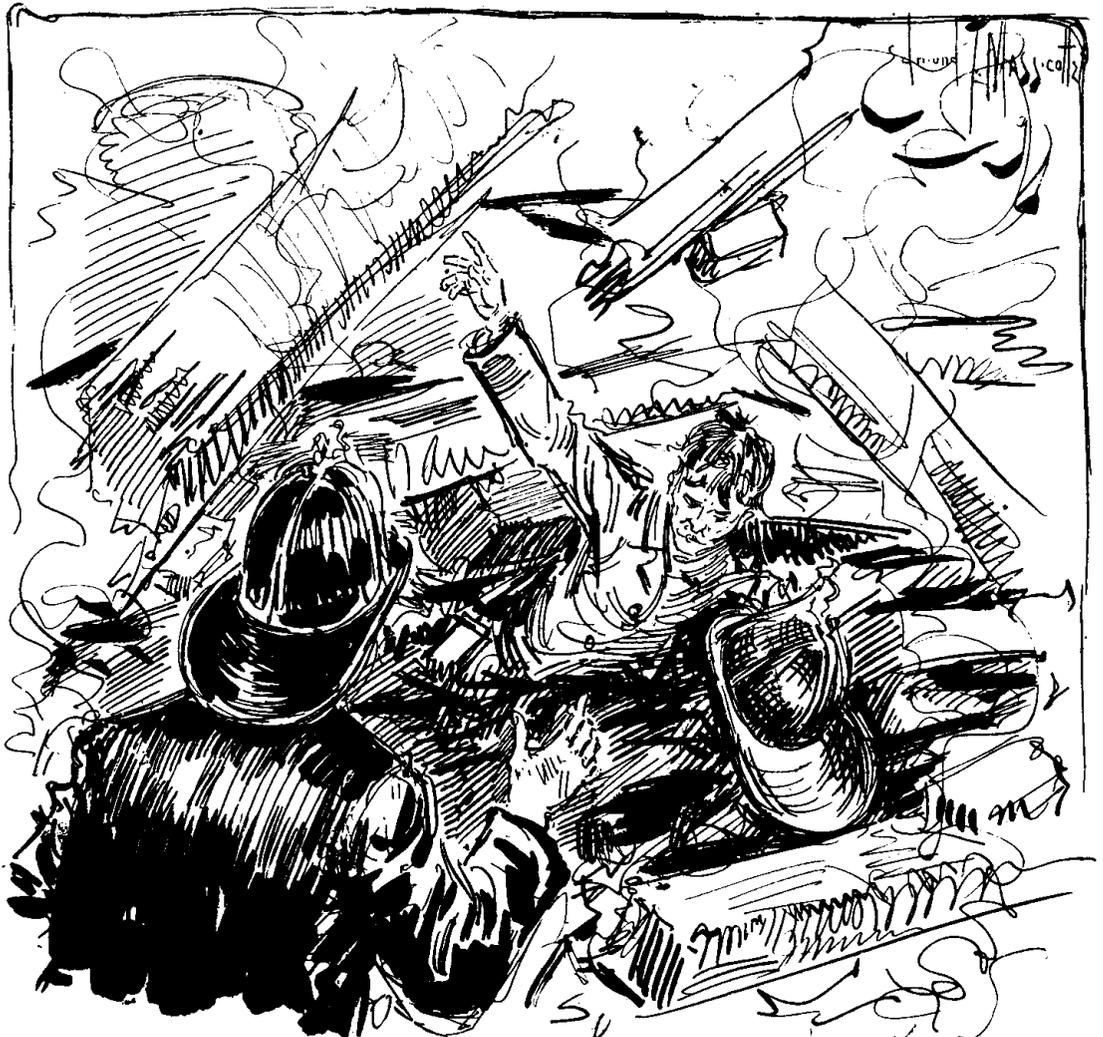
Tel est l'aspect de la mer polaire.

En été, le soleil brille jour et nuit et tourne sans cesse autour de vous dans le ciel, pour disparaître à l'automne ; alors, commence la longue nuit d'hiver qui, au pôle Nord, dure six mois.

Les étoiles brillent sur ces champs de neige désolés. Quand la lune luit, elle circule en rond dans le ciel et cela sans fin, jusqu'à ce qu'un nuage la dérober à vos yeux. Viennent quelquefois aussi éclairer la nuit les lueurs boréales, ce grand mystère du nord. La vie renaît : des lumières étincelantes et des rayons circulent en tous sens dans le ciel jusqu'à ce qu'à leur tour ils disparaissent et laissent la scène aussi désolée qu'auparavant.

C'est dans ce monde mort et lugubre que doit vivre l'explorateur ; c'est de là que partent ses pensées vers ceux qu'il a laissés derrière lui et qui voient scintiller les mêmes étoiles qui égayaient sa nuit glacée !

L'explorateur NANSEN.



LA CATASTROPHE DE LA RUE ST-PIERRE. — "SAUVEZ LAPORTE ET KING, DIT REYNOLDS, POUR MOI, JE PUIS ATTENDRE." — Composition et dessin de Ed.-J. Massicotte